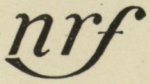
PIERRE BRISSON

AUTRE TEMPS



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

A la mémoire de mon père.
A ma mère.

Extrait de la publication

AVIS AU LECTEUR

Je n'avais aucune intention d'écrire ce petit livre de souvenirs. Je me proposais, en prenant la plume, de consacrer un article à la mémoire de mon père mort il y a vingt-cinq ans.

Je me trouvais seul dans une charmante demeure avec un pommier, un cerisier sous mes fenêtres, un tapis de gazon et, au-delà d'une haie basse de troènes, des bouquets d'arbres largement espacés sur des vallonnements d'herbe tendre.

Un matin, je traçai les premières lignes. Le soir, je m'aperçus que j'étais en train d'écrire un long article. Le lendemain, il s'annonçait beaucoup plus long encore. Le troisième jour, il ne s'agissait plus d'un article. Les souvenirs succédaient aux souvenirs, les personnages aux personnages. Tout cela bougeait dans ma mémoire et ma plume ne s'arrêtait plus, essayant de noter les spectacles cocasses ou émouvants que je voyais d'une façon si nette et si présente.

Extrait de la publication

***

Tel est l'accident auquel est dû ce mince recueil où je ne prétends à aucun degré peindre une époque ni même en dégager l'esprit, encore moins porter des jugements, mais où l'on voit paraître dans son animation entre 1910 *et* 1925 *un petit groupe familial : celui des miens.*

Que j'aie pris un vif plaisir à ces croquis, j'en suis bien sûr. Qu'ils puissent offrir un intérêt pour le lecteur, je le suis beaucoup moins.

Peut-être pourtant cette rapide évocation éveillera-t-elle quelques échos chez l'un ou l'autre; peut-être fera-t-elle renaître quelques images comparables à celles qui surgissaient en moi, à l'ombre du pommier, pendant ces heures de loisir; peut-être y retrouvera-t-on certaines couleurs d'un temps si complètement aboli de nos jours.

Peut-être surtout permettra-t-elle de connaître dans leur vérité simple, active, presque toujours joyeuse, mon père et ma mère entourés de leurs amis.

Mon vœu le plus cher serait alors exaucé.

P. B.

Extrait de la publication

I

LA RUE SAINT-LAZARE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Lorsque j'évoque l'image de mon père, non pas la plus intime ni la plus chère à mon souvenir, mais la plus représentative de son activité, de sa place parisienne dans le journalisme et du temps qui fut vraiment le sien, c'est entre 1910 (j'avais alors quatorze ans) et 1914 que je la situe.

Nous occupions rue Saint-Lazare au coin de la rue Saint-Georges, au-dessus d'une épicerie, un premier étage vaste et biscornu tout en longs couloirs qui contournaient une cour pavée où subsistaient d'anciennes écuries. Les pièces jetées comme au hasard semblaient sans proportions entre elles. Un salon-galerie de douze mètres de long et d'une tonalité rouge sombre recevait un jour avare de deux fenêtres à croisillons. Il ouvrait sur une petite salle à manger lumineuse où

Extrait de la publication

tout — la table, les chaises, le buffet, les panières accrochées au mur, le coffre de l'horloge — était peint en blanc, en blanc polaire, en blanc-crèmerie avec toutefois quelques lianes vert pomme et quelques brins de gui du plus pur style Lachenal décorant les panneaux du buffet. Les chambres de la famille (mes parents, les trois filles et le garçon) avaient ceci de particulier que leur distribution semblait toujours suspendue à quelque mystérieux arrêt du destin. D'année en année, mes parents émigraient d'une pièce à l'autre, ce qui entraînait chaque fois une redistribution générale. J'ai connu ainsi pour ma part une sorte de réduit intitulé salle de bains où le lit remplaçait la baignoire, une pièce dite « lingerie » où se trouvait en revanche, à côté d'un lit pliant, une baignoire mémorable en zinc sur estrade, flanquée d'une sorte d'alambic tout chevelu de tubulures flamboyantes et qui, dans les circonstances où l'on ne craignait pas de s'en servir, distribuait avec un bruit de locomotive un mince filet d'eau chaude; puis une autre chambre d'angle, magnifique celle-là, où mon ambition rêvait d'installer un billard. Dans une des chambres provisoires de mes deux sœurs aînées

Extrait de la publication

régnait une table extraordinaire, une table en bois de sapin d'une dimension telle que je n'en vis jamais de pareille. Elle nous servait de théâtre, nous installions dessus un guéridon, des chaises, un canapé et lisions, vêtus d'oripeaux, en déclamant les répliques comme des vers d'*Athalie*, *Théodore cherche les allumettes* de Courteline. Ces pérégrinations perpétuelles comportaient certains rites. Il était d'usage, lorsqu'un des enfants était souffrant, qu'il occupât l'après-midi, dans des draps frais, le vaste lit de nos parents. C'est là que l'excellent docteur Thiercelin avec sa barbe carrée, sa redingote à plastron et ses bottines pointues, venait prescrire de façon à peu près immuable un cataplasme à la farine de moutarde (ah! quel cauchemar!) et du sirop Rami.

La base du mobilier des chambres était une base bretonne. Il ne s'agissait là ni d'un héritage ni d'une préférence régionale systématique mais plutôt d'une occasion fournie par un brocanteur de l'ancienne rue Bréda. L'ensemble breton de la chambre de nos parents — lit de milieu à colonnes torses, armoires à colonnettes avec médaillons sculptés — était peint en blanc-ripolin comme la salle à manger.

Mon lot breton à moi, avec une table plus douteuse à pieds en dauphins qui tirait visiblement vers le Henri II, était plus modestement passé au brou de noix.

Le salon groupait résolument tous les styles. Fauteuils Louis XIII recouverts de velours frappé, canapés d'acajou Empire, guéridons Louis-Philippe, tapis turcs de la place Clichy, plante verte jaillissant d'une immense bassine de cuivre, piano à queue, cabinet d'ébène hérité de Sarcey, tapisserie de gros tissage représentant Don Quichotte et, au bout des douze mètres, un curieux meuble Directoire, sorte de banquette prise entre deux doubles colonnes soutenant une imposte cintrée où s'enchâssait une pendule et qui provenait d'un café du Palais-Royal. Aux murs, le grand tableau familial de Marcel Baschet avec Sarcey somnolent sur sa canne, les portraits des trois filles par Chabas, Paul Thomas, Jules Lefebvre (style Ingres-Reutlinger), le mien à quatre ans par Henner avec un béret florentin, un regard angélique et une joue veloutée comme une pêche. Semés parmi ces toiles académiques, on découvrait des dessins de Forain, de Steinlen, d'Hermann Paul, une caricature d'Yvette Guilbert par Léandre, la tête

Extrait de la publication

de Balzac par Rodin, d'innombrables bibelots, pieds de lampe à feuilles d'acanthe en fer forgé, paravents à sacoches bourrées de photographies, coussins à tresses multicolores.

Dans le couloir principal régnait une bibliothèque, méli-mélo de livres de toutes espèces et, au-dessus, encadrés d'une baguette blanche à cannelures, trois pastels de Picasso — des courses de taureaux de la meilleure époque — que mon père avait acquis pour la somme de cent cinquante francs chez un revendeur de la rue Victor-Massé.

L'ensemble reflétait l'esprit de réalisation immédiate, apanage de ma mère, et le goût de furetage à la Sardou propre à mon père. On achetait un lot de meubles d'un coup, en une heure un matin, on recouvrait tous les sièges d'une même étoffe : c'était ma mère. Un tambourin de Willette s'accrochait au mur : c'était mon père. Impression d'un logis constamment en remue-ménage, quelque chose d'hétéroclite, d'un peu bric-à-brac mais de chaud, d'intime, de vivant, d'aussi animé que possible.

En face de la porte palière, derrière une baie vitrée à rideaux se trouvait le

Extrait de la publication

bureau de mon père. Suivant la méthode simplificatrice qui était la règle de la maison, tout y était peint, non en blanc-crèmerie mais en gris coffre-fort, tout : les fauteuils, les chaises, les murs, les rayons chargés de livres, le bureau lui-même où trônait l'étrange encrier de Sarcey fait de cupules à hauts couvercles dominées par deux lions affrontés qui semblaient tricotés en bronze.

Ce bureau avait ceci de particulier que mon père n'y travaillait jamais. Il était réservé aux leçons de violon que tous les jours pendant une heure — et cela durant dix ans! — un professeur doué d'une admirable constance avait reçu mission de m'imposer. Était-ce pour écarter les visiteurs éventuels par l'audition terrifiante de la *Berceuse* de Fauré ou de l'*Abeille* de Schubert que ce lieu avait été choisi? Je ne le crois pas. Mais le choc en tout cas était efficace.

Mon père ne travaillait jamais dans son bureau. Conformément aux chassés-croisés qui nous semblaient d'ailleurs la chose la plus naturelle du monde, il travaillait dans ma chambre laquelle, à cette époque, était une petite pièce carrée avec lavabo pris dans un placard. Il y travaillait vêtu

Extrait de la publication

d'un veston rouge-tzigane (mais sans brandebourgs) qu'un petit tailleur en boutique de la rue Saint-Georges lui remplaçait lorsqu'il tombait en loques. Il travaillait dans ma chambre afin, disait-il, de n'être pas dérangé. Ma mère lui reprochait avec véhémence en effet d'attendre toujours la dernière minute pour se mettre à son feuilleton, douze colonnes du *Temps* à remplir chaque semaine! Et il faut reconnaître que le reproche était des plus valables. Réfugié dans ma chambre le samedi matin, mon père commençait par se plonger dans la lecture ultra-minutieuse des journaux, retenait longuement ensuite son secrétaire porteur du courrier des *Annales*, convoquait par lui d'autres collaborateurs, écoutait, sollicitait même leurs doléances avec une patience dont il eût — tout autre jour — été parfaitement incapable. Le moindre prétexte — comme je le comprends! — lui était bon pour reculer l'heure où, de sa petite écriture élégante et cursive, il aurait à noircir l'inexorable montagne de papier amoncelé sur la table. Le travail ne commençait guère que vers le soir. Je me couchais en silence. Je vois encore son dos rouge, les boucles emmêlées de sa chevelure, la plume reposée

Extrait de la publication

un instant, ses longues mains fines et nerveuses dont il faisait craquer les doigts. Les nuits d'hiver dans mon demi-sommeil, j'apercevais ma mère, relevée un instant, entrouvrant la porte et venant mettre une bûche dans la cheminée dont elle écartait les cendres. En plein jour parfois, à l'heure où j'allais me lever, il travaillait encore, le visage allumé par l'effort et les yeux lourds d'insomnie. Remplir une tâche... mes quinze ans considéraient avec frayeur ce que cela pouvait signifier.

***

En 1910, mon père avait cinquante ans. Il assumait le feuilleton dramatique du *Temps* depuis la mort de Gustave Larroumet (1903) qui, lui-même, avait succédé à Sarcey en 1899. Il dirigeait les *Annales* fondées par lui avec son père et qui connaissaient alors l'apogée de leur succès. Ma mère avait créé en 1907 les conférences de l'*Université des Annales*. Leur réussite avait permis de construire une salle (aujourd'hui Théâtre Saint-Georges) dans la cour de l'hôtel des *Annales*, voisin de l'hôtel Thiers. La maison, en plein essor, respirait l'allégresse et le travail.

Il y régnait une vitalité extraordinaire, un besoin d'échanges, de contacts, d'amitiés nombreuses, une sorte de désordre plein de prodigalité, d'improvisations, d'initiatives, avec une constante chaleur d'accueil et de services rendus à l'un ou à l'autre. L'idée de coterie, d'ambition à fiches et à tiroirs, de groupement politique ou mondain, de salon d'influences était complètement exclue de cette manière de vivre. Une vieille abonnée rencontrée la veille, une pianiste en mal de leçons, un apprenti courriériste, l'ancien groom devenu secrétaire étaient invités en même temps qu'un Barthou, un Rostand, un Hébrard, un Hervieu, lesquels rencontraient là Marguerite Deval, Fursy, Mounet-Sully ou Bartet mêlés à une théorie de jeunes filles amies de mes sœurs. En fin de réception, ma mère se mettait au piano et jouait le *Beau Danube bleu* pour faire danser tout le monde.

C'était l'esprit démocratique en action, sans la moindre intention démonstrative, par une sorte d'exubérance naturelle. L'absence de fortune, la certitude intime de ne jamais savoir en constituer une, le sentiment hérité que le travail c'était la vie et que la vie c'était le travail, la con-

Extrait de la publication

viction que les petites ou les grandes origines ne signifiaient rien, qu'il fallait aller de l'avant, entreprendre, rayonner, tout cela créait un climat, non pas plébéien car les marques bourgeoises demeuraient très fortes, mais très libre et exceptionnellement ouvert. Les notions de luxe, de raffinement, réservées à d'autres castes, n'avaient pas cours dans la maison. On achetait la vaisselle d'occasion, en vaste quantité, chez le faïencier de la rue de Châteaudun, les gants aux Galeries des Martyrs. Une cravate de chez Charvet faisait date dans la famille. Mon père, avec une obstination désespérante, refusait d'acheter des chaussures neuves. Il aimait ses vieilles chaussures, il les chérissait, niait leur usure et prenait des fiacres pour les ménager. Mais les repas offerts étaient plantureux, les mains toujours donnantes. Le rêve constamment caressé des économies assurant les vieux jours se bornait à l'obligation faite aux enfants de prendre l'omnibus pour aller aux Champs-Élysées.

Ma mère était le foyer de cette animation généreuse. Mon père, tendrement, profondément attaché à la « patronne », en était le flâneur. Le régime normal de

ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES
1949

RAYMOND ABELLIO
Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts

ALAIN PEYREFITTE
Les Roseaux froissés

MARC BERNARD
La Cendre

JEAN BLOCH-MICHEL
Les Grandes Circonstances

LÉON BOPP
Liaisons du Monde

GABRIELLE CABRINI
Palais de Cendre

ROLAND CAILLEUX
Une Lecture

MICHEL CANDIE
Pauvre Blaise !

LOUIS CHAUVET
Furieusement tendre

MAURICE CIANTAR
La Mongolique

LISE DEHARME
La Porte à Côté
(Prix Sainte-Beuve)

RENÉ-JEAN CLOT
Fantômes au Soleil

GUY DUMUR
Les petites Filles modèles

ANDRÉ DHOTEL
Ce Lieu déshérité

Les Chemins du long Voyage

PIERRE FRÉDÉRIX
On ne vit qu'une fois
(Grand Prix littéraire de Deauville)

JEAN DUVIGNAUD
Quand le Soleil se tait...

PAUL GADENNE
La Rue profonde

ROMAIN GARY
Le grand Vestiaire

PIERRE GASCAR
Les Meubles

MARIE-JOSÉPHE GAUTHIER
La Goutte de Sang

JEAN GIONO
Les Ames fortes

FRANÇOIS GORREC
La Septième Lune

RAYMOND GUÉRIN
Parmi tant d'autres Feux...

LOUIS GUILLOUX
Le Jeu de Patience
(Prix Théophraste Renaudot)

PHILIPPE HÉRIAT
Le Secret de Mayerling

PIERRE KAUFMANN
Le dernier des Maitres

ARMAND LUNEL
Les Amandes d'Aix

JACQUES MASSOULIER
Nita la Maja

ROBERT MERLE
Week-End à Zuydcoote
(Prix Goncourt)

JEAN MECKERT
La Ville de Plomb

JACQUES PERRET
Objets perdus

HENRI POURRAT
Le Trésor des Contes, II

JEAN-PAUL SARTRE
LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ
III. La Mort dans l'Ame

JULIEN SEGNAIRE
N'y être pour rien

JEAN VERDIER
La Chair et l'Ongle

COLLECTION *ESPOIR* DIRIGÉE PAR ALBERT CAMUS

THÉRÈSE MILHAUD
Le même Bateau

COLLECTION *MÉTAMORPHOSES*

MARCEL BISIAUX
Les Pas contés

NOËL DEVAULX
Compère, vous mentez

Extrait de la publication